

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre III

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE III.

Seconde chute du Rhin. — Bâle. — Aspect de la ville. — La cathédrale. — Le concile. — La danse des morts. — Le théâtre et les deux Casinos. — L'auberge des Trois-Rois. — Le couvent de Klingental. — Une guerre de religieuses. — Les chevaliers galants. — Triomphe des dames. — Érasme. — Une lettre d'Érasme. — Les belles Bâloises. — Édits somptuaires. — L'horloge avancée d'une heure. — Le roi Lallen.

Après sa chute, le fleuve poursuit sa course entre deux rives escarpées vers la ville de Rheinau, qui n'est qu'à deux lieues de Schaffhouse. A Rheinau, on peut voir, si l'on s'y arrête, une assez belle galerie de tableaux et d'objets d'art, et une nombreuse collection de précieux manuscrits provenant du couvent des Bénédictins. Un peu plus bas, le Rhin arrive à sa seconde chute en passant par Kaiserstul et Zuraach. Cette seconde chute du Rhin ne produit plus qu'un médiocre effet quand on a vu la première. Le fleuve, pour ainsi dire, barré par un banc de rochers, s'écoule par une ouverture naturelle qui se trouve au milieu du banc en question. Ce passage est praticable quand les eaux sont basses. La traversée de ces rapides n'est confiée qu'à un petit nombre de bateliers expérimentés qui forment une compagnie particulière. Lorsque la fonte des neiges amène la crue des eaux, le Rhin s'élançe par-dessus les rochers, et toute navigation devient impossible. De Schaffhouse à Bâle, le fleuve capricieux change d'aspect de minute en minute, tantôt large, tantôt étroit, et recevant dans son lit toutes les folles rivières qui descendent des montagnes.

Bâle est la plus grande ville de la Suisse et la plus commerçante, et cependant, ce qui frappe tout d'abord l'étranger en parcourant cette ville, c'est l'expression de tristesse et de solitude empreinte sur les édifices, les maisons et les habitants. Dans les rues, on ne voit presque personne, et l'on se demande si la ville a été ravagée récemment par une épidémie, et si toutes les maisons sont à louer. En revanche, il n'est pas au monde, même en Hollande, une ville d'un aspect plus propre. Toutes les maisons ont l'air d'avoir été terminées la veille et d'attendre leur premier locataire. Pas une lézarde, pas une égratignure, pas une tache sur tous ces murs peints à l'huile, pas une fêlure dans toutes ces grilles d'un travail merveilleux qui défendent les fenêtres les moins élevées.

L'histoire de Bâle est un peu l'histoire de toutes les autres villes de la Suisse. Avant 1504, date de son admission dans la Confédération, elle lutte contre les évêques ses souverains spirituels et temporels et contre les petits barons des contrées environnantes. Elle sort presque toujours victorieuse de ces luttes, et agrandit peu à peu son territoire. En 1345, la bourgeoisie de Bâle est excommuniée par le clergé ; elle répond au clergé *qu'il n'a qu'à lire et chanter, ou bien de la ville s'ôter*. De 1431 à 1438, Bâle assiste à ce fameux concile appelé concile de Bâle, et qui fut une des plus nombreuses assemblées de l'Église chrétienne.

Jamais, à aucune époque de son histoire, Bâle ne fut plus libre, plus florissante, plus peuplée qu'au commencement du seizième siècle. C'est l'époque où florissaient Érasme et Holbein qui vivaient dans ses murs. « Je me figure Érasme, dit M. Nisard, je me le figure dans sa petite maison de Bâle, aux approches de la foire de Francfort, époque où il expédie par gros paquets ses lettres et ses traités pour tous les points de l'Europe. Il vient d'être pris d'une attaque de gravelle si forte, si douloureuse que, « s'il a quelque ennemi, dit-il tristement, cet ennemi doit cesser de le haïr et se trouver assez vengé par ses souffrances. » Assis sur son lit de douleur, faible, tremblant la fièvre pendant qu'il corrige les épreuves

de son épître à Christophe, évêque de Bâle, sur le choix des mets et sur d'autres points de discipline religieuse, il dicte à l'un de ses secrétaires diverses lettres pour ses amis. Quatre courriers attendent à Bâle ses dépêches, l'un pour Rome, l'autre pour la France, le troisième pour l'Espagne, le quatrième pour la Saxe. »

Cependant la puissante bourgeoisie de Bâle, devenue toute puissante, se métamorphosa peu à peu en aristocratie oppressive, et pesa sur les campagnes qui dépendaient de la ville. La révolution française mit fin à cet état de choses.

L'université de Bâle, qui fut si célèbre, est aujourd'hui déchuë de son ancienne splendeur ; elle montre encore avec orgueil une vaste bibliothèque riche de livres rares, de précieux manuscrits, et de curieux autographes des personnages les plus célèbres du seizième siècle. On voit là un exemplaire de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme, orné de dessins de la main du grand Holbein.

L'édifice le plus intéressant à visiter est la cathédrale, une des plus belles églises de la Suisse ; elle fut commencée au onzième siècle dans le style bysantin, puis à la suite d'un tremblement de terre, reconstruite au quatorzième dans le style gothique.

Cette vieille église catholique est livrée aujourd'hui au culte protestant, c'est dire qu'elle n'a plus d'ornements intérieurs ; on contemple pourtant avec une certaine curiosité la tombe de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Hapsburg, et mère de la branche des princes autrichiens, le tombeau d'Érasme, en marbre rouge, une chaire d'un travail délicat, et quelques boiseries sculptées avec goût.

Le cicerone ne manque pas de conduire le visiteur dans la salle dite du Concile, c'est une chambre basse avec quatre fenêtres gothiques et très-bien conservée ; deux clepsydres qui servirent d'horloges aux prélats sont encore accrochées au mur près d'une copie de la fameuse Danse macabre.

Le concile de Bâle se composait de onze cardinaux, trois patriarches, douze archevêques, cent dix évêques, quatre-vingt-dix prélats

mitrés, six princes séculiers, un grand nombre de docteurs et des envoyés de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Sicile, de Danemark et de toutes les universités d'Allemagne. Le concile avait été institué pour rétablir la paix dans l'Église, mettre fin au schisme des hussites et réunir les Églises d'Orient et d'Occident; en réalité, il s'agissait, surtout pour les Pères, de réprimer les envahissements du saint-siège. Dissous et excommunié par le pape Eugène IV, le concile répondit en déposant le pape, et en nommant à sa place le duc Amédée de Savoie, sous le nom de Félix V. Guerre de bulles, de censures et d'excommunications réciproques, tel fut le spectacle que donnèrent le saint-siège et le concile. Enfin, sous le pape Nicolas V, le concile se dissipa peu à peu laissant les choses dans l'état où il les avait trouvées avant sa réunion.

Derrière la cathédrale est une terrasse nommée *die pfalz*, élevée de vingt mètres au-dessus du Rhin, et d'où on contemple le magnifique spectacle du fleuve qui se déroule à perte de vue, et des montagnes de la Forêt-Noire à l'horizon.

Au musée on voit, au milieu de tableaux de Cranach et d'Holbein, quelques fragments de la fameuse *Danse des morts* détruite en 1805, attribuée à Holbein. Le peintre a exprimé dans la représentation de ces images horribles et grotesques, la pensée la plus générale du temps où il vivait. Au moyen âge, la pensée de la mort était sans cesse présente aux esprits; de nos jours on ne meurt pas moins ni moins soudainement, mais on s'occupe beaucoup moins de cette idée. Rien de plus juste et de plus vrai pourtant que l'idée de cette grande sarabande des trépassés, qu'on semble ne plus comprendre aujourd'hui! Ne vivons-nous pas dans la mort? Le monde n'est-il pas un grand bal dont la mort est le ménétrier? « On danse plus ou moins de contre-danses avec plus ou moins de joie, dit M. Saint-Marc Girardin dans ses *Souvenirs de voyages*; mais cette danse, c'est toujours la mort qui la mène, et ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? des mourants à plus ou moins longtemps. » Nous sommes tous en effet des condamnés à mort.

« Je connais deux *Danses des morts*, dit encore M. Saint-Marc Girardin, l'une à Dresde, dans le cimetière au delà de l'Elbe, l'autre en Auyergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge chaque jour. Dans ces deux *Danses des morts*, la mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers ; il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la mort les entraîne tous après elle. Ces deux *Danses des morts* expriment l'idée populaire de la manière la plus simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse *Danse des morts* du cloître des Dominicains. A Bâle, c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques ; il en reste au musée de Bâle quelques débris et des miniatures coloriées. La *Danse* d'Holbein n'est pas, comme celle de Dresde et de la Chaise-Dieu, une chaîne continue de danseurs menés par la mort. Chaque danseur a sa mort, costumée d'une façon différente selon l'état du mourant ; de cette manière, la *Danse* d'Holbein est une suite d'épisodes réunis dans le même cadre. Il y a quarante et une scènes dans le drame d'Holbein, et dans ces quarante et une scènes une variété infinie. Dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression. Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir.

Holbein costume le laid et vilain squelette, sous lequel nous nous figurons la mort, de la façon du monde la plus bouffonne, exprimant, par les attributs qu'il lui donne, le caractère et les habitudes du personnage qu'il veut représenter. Chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre d'invention. J'en citerai quelques-uns. Nous avons vu dans un de nos derniers salons de peinture le *Portement du pape*, de M. Vernet ; Holbein a fait aussi dans sa *Danse* un portement du pape. Comme dans le tableau de M. Vernet, le pape est placé sur la chaise triomphale (*sella gestatoria*) ; il a la triple couronne sur la tête ; il a les trois doigts de la main droite levés pour bénir le peuple. Pour-

quoi donc le saint-père a-t-il le visage pâle et défait? C'est qu'il a vu sans doute quels sont ceux qui portent son triomphe. Quatre morts en habits sacerdotaux, et la mitre en tête, soutiennent les bâtons de la chaise, et deux autres morts équipés de pied en cap, en Suisse de la garde pontificale, marchent à ses côtés. Il faut voir l'air tranquille et béat des morts-prêtres et l'air fanfaron des morts-soldats; en même temps, sous ces airs de béatitude et de fanfaronnade, un air de profonde ironie vraiment digne de la mort conduisant le triomphe d'un pape.

Il est incroyable avec quel art Holbein donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à ces figures décharnées. Toutes ses morts vivent, pensent, respirent; toutes ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards et les couleurs de la vie.

Je ne doute pas qu'Holbein, qui avait étudié l'homme avec un détail infini, et qui a donné à ses portraits une expression de vie qui les distingue entre tous, n'eût étudié aussi le squelette humain, ses attitudes, ses gestes, ses grimaces, sa physionomie. Il peignit sa *Danse des Morts* sur les murs d'un cloître où sans doute il y avait, comme dans le cloître de la cathédrale de Bâle, des sépultures, les unes anciennes, les autres récentes encore. Qui sait si cette terre pleine d'ossements ne montrait pas quelquefois à Holbein, dans les fouilles qui s'y faisaient, la contenance d'un squelette à moitié découvert, son rire décharné, sa grimace ironique? Et le peintre transportait sur sa muraille ces traits de physionomie de la mort. Holbein est le peintre de la mort; il l'a étudiée dans toutes ses phases. Il y a de lui, à Saint-Gall, un tableau qui représente le Christ au tombeau; c'est un corps nu, couché sur la pierre, raide, affaissé, la peau verte plutôt que pâle. Cette peinture est impie à force d'être vraie, car c'est le cadavre qu'Holbein a peint, ce n'est pas le corps d'un Dieu enseveli. La mort est trop empreinte sur ce corps pour que la vie y puisse jamais rentrer; et si c'est là le Christ, Holbein ne croyait pas à la résurrection. »

Parmi les édifices publics de Bâle, je n'oublierai pas de mentionner

le théâtre et les deux casinos, qui peuvent être considérés comme les lieux de réunion de la société bâloise pendant l'hiver. Le théâtre est quelquefois desservi par des comédiens allemands, mais le plus souvent ce sont des amateurs qui font les frais des représentations dramatiques. Il faut ajouter que c'est peut-être pour cela que ce théâtre est si rarement ouvert. C'est une sorte de monument de luxe. Jadis, au temps de l'enfance du théâtre européen, quand il n'était pas sorti des limbes du *mystère* et de la *moralité*, Bâle jouissait d'une certaine réputation comme ville de dissipation et de plaisir. Que les temps sont changés ! Elle possédait aussi un véritable théâtre, je n'en veux d'autre preuve que la renommée qu'elle s'acquit par ses *Danses des Morts*, lesquelles n'existaient pas seulement en peinture, mais en chair et en os sur la scène.

L'auberge des *Trois-Rois* est aussi un des monuments les plus respectables de cette respectable cité. La rumeur publique veut que le nom porté par cette auberge lui vienne de l'entrevue qu'y eurent, au onzième siècle, l'empereur Conrad II, son fils Henri, roi des Romains, et le roi de Bourgogne Rodolphe III. Le fait de l'entrevue est prouvé historiquement, mais je doute très-fort que les trois illustres personnages dont je viens de parler se soient jamais rencontrés dans l'auberge en question. L'aspect des murailles de cette maison ne justifie pas une antiquité aussi fabuleuse.

Au petit Bâle, on voit les restes à peu près méconnaissables d'un édifice que recommande son grand âge, je veux parler du couvent de Klingenthal. Un savant du pays m'a raconté, au sujet de ce couvent, une histoire qui peint les mœurs monastiques du quatorzième et du quinzième siècles.

Ce couvent était occupé par de saintes filles qui jouissaient de précieux privilèges, à la seule condition de servir le Seigneur sans interruption. Ce couvent, enrichi par les dons de la noblesse de Souabe, d'Alsace et de Suisse, était peuplé de jeunes filles appartenant aux premières familles de ces contrées. Comme elles conservaient dans l'exercice de leurs pieuses fonctions la morgue orgueilleuse du

patriciat, elles supportaient avec peine le joug des dominicains, dont leur couvent était une dépendance ecclésiastique, et, sous prétexte que ces moines ne les protégeaient pas suffisamment, elles se placèrent de vive force sous l'autorité immédiate de l'évêque de Constance. Grand scandale, aussitôt étouffé, vu la généalogie de ces demoiselles. Mais comme elles n'étaient plus gênées par l'inspection défailante de leur évêque, les nonnes ne respectèrent plus leur clôture; elles recevaient et rendaient des visites, et Bâle eut pendant quelque temps le scandale de leur luxe et de leurs galantes intrigues.

Le désordre fut poussé si loin, que le pape Sixte IV fulmina une bulle en vertu de laquelle le provincial des dominicains se présenta au couvent pour lui imposer une réforme. Il était accompagné d'un magistrat badois; mais les saintes filles, armées de balais, de broches et de pincettes, coururent sus au provincial et à son monde. Cette expédition accomplie, elles signifièrent aux autorités de Bâle que, puisqu'on voulait les chasser de leur couvent, elles ne le livreraient qu'en cendres. Le lendemain, le provincial, suivi d'une forte escorte armée, se présenta de nouveau et ordonna le siège du couvent. Dans cette bataille, personne ne fut tué ni même égratigné, mais on fit vingt-quatre prisonnières, entre autres la doyenne. Cette importante capture déterminait la reddition de la place. On répartit les religieuses dans d'autres contrées, et l'on séquestra leurs richesses, qui étaient considérables, et qui consistaient surtout en colliers, bijoux, bracelets, bagues et vaisselle d'argent.

Mais l'affaire n'en resta pas là. Voici toute une bande de jeunes chevaliers et de jeunes barons qui se portent comme champions des nonnes et qui parlent de tout mettre à feu et à sang. Il n'y eut pas jusqu'au duc Sigismond d'Autriche qui ne se mêla du préjudice fait aux religieuses de Klingenthal, et il fit séquestrer les biens et les revenus que les Bâlois possédaient dans sa juridiction. Dès lors il fut facile de prévoir que les dominicains payeraient l'amende, quoique battus, et tous les frais du procès. Les envoyés dépêchés par le pape pour étouffer cette affaire décidèrent, après de longs débats, que les

religieuses seraient réintégrées dans leur couvent, sans plus dépendre à l'avenir ni des dominicains ni de l'évêque de Constance, mais directement du saint-siège. Les premiers furent condamnés à payer une indemnité de douze cents florins, et tous les bijoux furent restitués aux religieuses. Sitôt le traité signé, les nonnes rentrèrent triomphalement à Bâle, et furent reconduites dans leur couvent par la fine fleur des chevaliers qui leur faisaient cortège, l'épée au poing.

C'est au centre de la place de la cathédrale que s'élève la maison d'Érasme, cette maison qu'il appelait *domus ventosa*, c'est-à-dire ouverte à tous les vents; il y mourut le 13 juillet 1536. On citerait peu d'exemples d'une vie aussi honorée que celle d'Érasme, aussi tranquille et douce, si l'on songe aux agitations souvent sanglantes de son temps. Un des premiers, il attaque l'Église de Rome, s'élève contre la vente des indulgences; mais, comme les réformateurs qui ne sortent pas de la sphère des belles-lettres, Érasme s'effraye bientôt de la portée même de ses écrits, et quand Luther parut, il se prononça contre lui avec un acharnement qui semble une contradiction, et qui cependant s'explique. Érasme, dont l'esprit était plus fin qu'étendu, avait toutes les hardiesses, excepté la hardiesse de l'homme d'action; il s'effraya de son propre ouvrage quand il vit les faits succéder à la discussion littéraire. Qu'on se figure l'Érasme du dix-huitième siècle, Voltaire, face à face avec la Révolution française! Croyez-vous que l'ami de Frédéric II n'eût pas reculé devant les praticiens de 1793?

On trouve dans la correspondance d'Érasme une lettre où il explique les motifs qui l'obligèrent à quitter Bâle en 1529. Cette lettre est peu connue, elle éclaircit beaucoup de points encore obscurs de sa biographie, et elle fait connaître l'esprit public des Bâlois à cette époque, elle est datée de Fribourg en Brisgau où Érasme s'était réfugié après sa sortie de Bâle.

« Depuis quinze ans j'entretenais des relations avec Bâle; depuis dix ans j'avais trouvé dans ses murailles une retraite tranquille, et

dans Froben un ami sincère ; sa mort même n'a point affaibli mon affection pour ses enfants. Ayant donc adopté cette ville pour patrie, elle avait trouvé en moi un citoyen qui ne lui fut jamais à charge, et qui ne donna jamais aucun sujet de plainte. Avant l'établissement de la réforme, je jouissais de la faveur du clergé, des magistrats et du peuple ; mais quand il fut connu qu'on n'obtiendrait jamais plus de moi une part quelconque à cette révolution religieuse, quelques malintentionnés de la dernière classe m'attaquèrent par des libelles et des caricatures. Tout ce qu'ils retirèrent de leurs mauvais procédés, ce fut un éloignement plus prononcé pour les maximes de leur parti. Mais sentant que ma position devenait de plus en plus critique, et que mes ennemis ne tarderaient pas à me rendre odieux à mes protecteurs en répandant le bruit que ma réserve était une censure indirecte de tout ce qui se passait dans la ville, je songeai à la quitter. L'idée de laisser imparfaits la plupart de mes ouvrages, et la crainte des dangers qui me menaçaient si je m'éloignais brusquement, me firent hésiter dans l'accomplissement de ma résolution ; le triomphe du parti qui m'était hostile m'y décida enfin. Voyant les églises dépouillées de leurs ornements, et le déchaînement d'une populace effrénée, je délibérai si je sortirais publiquement de Bâle, ou si je m'évaderaï furtivement. Je m'arrêtai, non sans hésitation, au parti le plus honorable. J'avais expédié en secret mon argent et mes bijoux, mais j'emplis ouvertement deux voitures de mes livres et de mes manuscrits, qui sortirent des murs sans encombre. Je me disposais à partir moi-même le lendemain, quand on vint m'avertir que les ecclésiastiques étaient forts animés contre moi pour deux raisons ; l'une, qu'allant à la maison de Froben, et ayant rencontré quelques-uns d'entre eux, j'avais pris à droite en me couvrant la bouche du pan de mon manteau pour leur témoigner, par ce geste, toute mon aversion, lorsqu'en vérité c'était uniquement pour me préserver de l'air, qui me cause de violentes douleurs de dents. L'autre motif de leur colère, c'était que dans mon colloque intitulé : le *Cyclope*, je parlais d'un individu à long nez qui portait un masque

de brebis, et un cœur de renard, badinage assez innocent qui tombait sur un de mes plagiaires pour un nez de grande dimension, et qui se coiffait d'un bonnet de laine. J'ignorais absolument que Æcolampade se coiffât de la même manière, et l'on prétendait que j'avais fait sa caricature. J'écrivis sur-le-champ à Æcolampade pour me justifier, je lui demandai une entrevue qu'il m'accorda; notre entretien fut long, mais sans aucune aigreur ni dispute : bref, il m'affirma qu'il ne s'était point senti offensé : « Je sais, me dit-il, que vous nous quittez, mais ce n'est pas pour ne plus revenir. » Je lui répondis que j'allais directement à Fribourg, comptant y passer quelques mois, et aller ensuite où Dieu m'appellerait. Puis nous nous séparâmes en nous tendant mutuellement la main. Informé de ma détermination, le grand tribun (Jacob Meyer), homme prudent, bien que le coryphée des novateurs, interrogea un mien ami sur le motif de mon départ : « L'aurait-on offensé? » demanda-t-il. « Je ne le crois pas, répondit mon ami, mais Érasme ne veut pas, par un plus long séjour, indisposer contre lui les théologiens. » Je louai une barque pour gagner Neurenbourg, mais on tenta, sous différents prétextes, de mettre obstacle à mon voyage, sans cependant s'y opposer ouvertement. Le patron de la barque, ainsi que mes amis, trouvaient bon que l'embarquement se fit, non du port attenant au pont du Rhin, mais d'un autre port moins fréquenté, près de la chapelle Saint-Antoine. Le patron, mandé devant le sénat, reçut la défense de partir d'un autre lieu que du pont. Il obéit, et je partis sous les yeux d'un grand nombre de spectateurs, au milieu d'un morne silence. »

Érasme ne tint pas rancune à sa ville de prédilection; il quitta Fribourg après un séjour de six ans, et l'on sait qu'il s'en revint mourir tranquillement dans sa maison de Bâle.

Sous le rapport de la physiologie des races, les Bâlois se rapprochent beaucoup de leurs voisins de la Souabe et de la haute Alsace, race grave, énergique et forte. Les Bâloises ont été de tout temps en grande renommée de grâces et de beauté. Daniel l'ermite écrivait, il y a plus de deux siècles : « Les plus magnifiques dames suisses

sont les Bâloises, et elles savent trop bien à quel point la recherche et l'élégance de la toilette ajoutent à leurs agréments naturels ; à ce double égard, elles ont le pas sur les autres femmes de la Suisse. » Ces habitudes somptueuses, dont la tradition est un peu effacée aujourd'hui, furent autrefois poussées si loin, que le gouvernement intervint pour les réprimer. Une ordonnance somptuaire déclarait, entre autres prescriptions, « qu'aucun habitant de Bâle ne pourrait faire monter un laquais derrière sa voiture, qu'à l'église tout le monde devait être habillé de noir, et que les femmes ne pourraient se faire coiffer par des hommes. »

La légende, cette fleur du Rhin, s'épanouit à Bâle plus qu'en toute autre ville. En voici une que j'ai recueillie de la bouche d'un savant archéologue bâlois :

« La ville de Bâle fut un jour assiégée et étroitement cernée. Les assiégeants, qui entretenaient des intelligences avec les mécontents de la ville, convinrent avec ceux-ci de s'emparer des fortifications pendant une nuit obscure.

« L'attaque devait commencer au coup de minuit ; mais le hasard permit que le veilleur de la tour eût vent de l'assaut projeté. Il n'était plus temps d'avertir ni le commandant de la ville, ni la garde ; la ruse et une prompte résolution pouvaient seules sauver la cité, et voici l'idée heureuse du veilleur : En avançant tout d'un coup l'horloge d'une heure, il l'empêcha de sonner minuit, et au lieu des douze coups il n'en fit frapper qu'un seul.

« Cette ruse jeta le doute et l'erreur tant parmi les conjurés que parmi les ennemis qui étaient aux portes de la ville ; chacun crut avoir manqué l'heure convenue, et tandis que l'on se consultait pour savoir ce qu'il restait à faire, le veilleur eut le temps d'avertir les magistrats et le commandant.

« Le plan des traîtres échoua complètement, et l'ennemi, fatigué de la longue résistance des habitants, leva le siège sans avoir remporté le moindre avantage. »

La légende ne dit pas si le rusé veilleur fut récompensé pour avoir

sauvé la ville ; cependant, en mémoire de la façon merveilleuse dont Bâle fut sauvée, les magistrats ordonnèrent que l'horloge restât toujours avancée d'une heure. Il sonnait une heure à Bâle quand il était minuit partout.

Cette coutume bizarre, qui subsista jusqu'en 1798, a fait appliquer aux Bâlois ce mot satirique : « Ils sont, disait-on, avancés d'une heure par leur horloge, quoique arriérés d'un siècle. » Un mot spirituel qui ne prouve rien.

Une autre merveille de Bâle était le roi Lallen, une tête extrêmement grande et singulièrement sculptée, qui, fixée à l'horloge du beffroi, au pont de Bâle, tournait les yeux à chaque oscillation du pendule et tirait une énorme langue. Cette tour a été démolie en 1839, et la démolition de la tour a amené la chute du roi Lallen.